

Sophie Calle : l'invisible révélé

Manon Blanchette

Number 105, Summer 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78396ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

2368-030X (print)

2368-0318 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Blanchette, M. (2015). Sophie Calle : l'invisible révélé. *ETC MEDIA*, (105), 40–43.

Sophie Calle



Sophie Calle, *Voir la mer*, 2011 (détail). © Sophie Calle / Adapp, Paris, 2015.
Avec l'aimable autorisation de la Galerie Perrotin et de la Paula Cooper Gallery.

Sophie Calle devint artiste sans l'avoir vraiment voulu, de manière accidentelle, peut-on dire. C'est d'abord l'ennui et le désespoir pragmatique qui la firent s'intéresser aux autres. Aux femmes du marché et à un homme en particulier, qu'elle suivra jusqu'à Venise. Dans son *Traité du désespoir*, le philosophe Kierkegaard définit cette posture en lui reconnaissant de grandes valeurs positives. Selon lui, le désespoir est universel, et il se retrouve même chez les individus qui n'en sont pas conscients. Il affirme que le désespoir existe d'ailleurs de manière privilégiée au cœur même du bonheur. Bref, aussi bien dire que nous sommes condamnés au désespoir. Mais, loin d'être une tare comme nous pourrions le croire, cet état peut tout à fait engendrer de la créativité chez des personnes résilientes¹. C'est, semble-t-il, le cas de Calle. Car au fond, elle n'existe, au début de sa carrière, que par la vie des autres, de ceux et celles qu'elle suit. De ceux et celles qu'elle invite à vivre avec elle une expérience originale, étrange et risquée. Le « désespoir » est l'état qui fait, chez Calle, le vide de sa propre identité et lui permet de s'intéresser de manière quasi obsessionnelle à celle des autres.

Dans l'œuvre *Pour la dernière et pour la première fois*², on retrouve plusieurs éléments de son travail qui existaient déjà lorsqu'elle décida de suivre des individus ou de se faire elle-même suivre par un détective. On pense au ressort du voyeurisme lorsque, obsédée par les occupations quotidiennes de ses sujets, elle souhaite entrer dans leur intimité, dans leurs secrets ou dans leurs possibles attitudes hors normes. Le banal est ici élevé au niveau du spectacle. Sophie Calle cherche quelque chose qu'elle ignore et qu'elle ne peut identifier. Elle est ici actrice

en quête d'un rôle qui définira son identité. Cherche-t-elle sa propre vie à travers celles des autres ? De ce qu'elle imagine des autres à ce que les autres imaginent il n'y a qu'un pas. C'est Michel Pastoureau, dans *Les couleurs de nos souvenirs*, qui nous parle du pouvoir de l'imaginaire, de sa capacité à contrer l'absence et à fabriquer des images jamais vues.

Toujours dans le but de s'approprier la partie intime de l'autre, timide au départ à cause de la dimension potentiellement cruelle de cette inquisition, Calle se donne pourtant le feu vert lorsqu'un aveugle de naissance accepte de répondre à sa question. Calle veut connaître la plus belle image mentale de quelqu'un qui n'a jamais vu. Une définition imaginée du beau, en quelque sorte.

Selon Pastoureau, la fabrication d'une image mentale, avant même qu'elle soit appuyée par des faits visuels, reste forte. Elle est celle qui persiste dans la mémoire, même si la représentation n'est pas fidèle à ce qui a été vu. Il prend comme exemple la préparation d'un voyage. Celui-ci génère la constitution d'une image mentale forgée à partir de lectures, de récits entendus, de brochures promotionnelles évoquant la destination, peut-être même de rêves. C'est, selon lui, cette image qui subsistera lorsque le temps aura estompé les contours précis du voyage réel. « Cette image-là est désormais ineffaçable. Dès lors, à quoi bon voyager ? », écrit-il. « Comme si chez moi le souvenir de ce que j'ai rêvé était plus puissant que celui de ce que j'ai vécu³. »

Sophie Calle se dit intéressée par l'absence⁴. Selon moi, elle est surtout intéressée par l'invisible, par ce qui se passe dans le cœur et l'imaginaire des individus. D'une magistrale beauté, l'installation numérique intitulée *Voir la mer* met par ailleurs

l'invisible révélé



Sophie Calle, *La Dernière Image. Aveugle au divan*, 2010. Deux photographies couleur sous capot plexi, une photographie couleur cadre métal, un texte cadre métal; 115 x 174 cm. © Sophie Calle / Adagp, Paris, 2015. Avec l'aimable autorisation de la Galerie Perrotin et de la Paula Cooper Gallery.

en place un dispositif qui joue cette fois-ci sur l'effet sonore des vagues, sur l'effet apaisant des images et surtout, sur l'imaginaire; notre imaginaire. Dès le seuil de l'installation, le regard englobe la presque totalité des écrans de projection. Une muséographie judicieuse privilégie le demi-cercle et invite le visiteur à entrer dans cet univers une fois la mesure de l'ensemble **du dispositif bien prise et ressentie**. Puis nous rencontrons chaque personne individuellement, car, à tour de rôle, chacun effectue un demi-tour et fixe l'objectif de la caméra, nous fixe, en quelque sorte. Fort curieusement, chaque regard transmet une émotion toute retenue, pour ne pas dire empreinte de gravité. Un homme essuie ses larmes, une femme sourit. C'est par la communication des regards que l'invisible « imaginé » se transmet. Notre fabrication mentale de leur émotion devant la mer est déçue ou non, comme si une part de soi était souhaitée chez l'autre.

Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si Sophie Calle choisit le film numérique pour enregistrer ces moments uniques. Walter Benjamin, dans son texte intitulé *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, écrivait, à propos du cinéma, que le fait qu'il puisse donner lieu à de gros plans ou à des ralentis, loin de faire mieux voir des choses que l'on connaît déjà, donne plutôt à voir des univers complètement nouveaux. Il écrira : « Il est bien clair [...] que la nature qui parle à la caméra n'est pas la même que celle qui parle aux yeux. Elle est autre surtout parce que, à l'espace où domine la conscience de l'homme, elle substitue un espace où règne l'inconscient⁵ ». Il ajoutera : « Pour la première fois elle [la caméra] nous ouvre l'accès à l'inconscient visuel, comme la psychanalyse nous ouvre l'accès à l'inconscient pulsionnel⁶ ». Au-delà de l'expérience physique de regarder et d'entendre la

mer, Sophie Calle ne s'intéresserait-elle pas dès lors à cette part inconnue qui vit en chacun de ses sujets et qui nous est transmise sans que nous puissions bien la définir ? Peut-être que Sophie Calle est toujours en quête de désespoir, celui des autres, le sien ou celui qui, à l'époque, fit d'elle une artiste.

Manon Blanchette

Historienne de l'art et gestionnaire des arts, **Manon Blanchette** est directrice de l'exploitation au musée d'archéologie Pointe-à-Callière, à Montréal. Elle a occupé différentes fonctions au Musée d'art contemporain de Montréal, dont celles de conservatrice en chef et de directrice des communications et du marketing. Elle a été directrice et conservatrice de la Walter Phillips Gallery de Banff, Alberta et conseillère culturelle à l'Ambassade du Canada, à Paris, où elle a dirigé le Centre culturel canadien. Spécialiste de l'art de Bill Viola, elle est également l'auteure de nombreux ouvrages et articles sur l'art contemporain. Titulaire d'un D.E.A. (Paris, 1984) et d'un doctorat en études et pratiques des arts (UQAM, 2003), Manon Blanchette a été faite Chevalier de l'Ordre des Arts et Lettres (France, 1992) et Femme de mérite (Chambre de commerce de Montréal métropolitain, 1997). En 2012, elle a été décorée de la médaille du jubilé de la Reine Élisabeth II. Elle a présidé et siégé à de nombreux conseils d'administration dont, actuellement, ceux du Conseil des arts de Montréal et de la revue ETC MEDIA.

1 Kierkegaard, Sorèn, *Traité du désespoir*, Gallimard, 1949, p. 78.

2 L'exposition Pour la dernière et pour la première fois a été présentée au Musée d'art contemporain de Montréal, du 5 février au 10 mai 2015.

3 Pastoureau, Michel, *Les couleurs de nos souvenirs*, Paris, Seuil, 2010, p. 204.

4 <http://www.egs.edu/faculty/sophie-calle/biography/>.

5 Benjamin, Walter, *Œuvres III*, Frankfurt, Gallimard, 2000, p. 305.

6 *Idem, op cit.*, p. 306.



Sophie Calle, *La Dernière Image. Aveugle à la broderie*, 2010 (détail).
Une photographie couleur sous couvercle de plexiglas,
une photographie couleur avec cadre métallique, un texte avec cadre métallique.
© Adagp, Paris, 2015. Avec l'aimable autorisation de la Galerie Perrotin et de la Paula Cooper Gallery.

